

Roman

Michto Rex

# MARILYN MONROE SECRET DÉFENSE, LA VÉRITÉ



*Atramentata*

*pour Robert Taylor*

Publié en décembre 2014 par :

*Atramenta*

Riihitie 13 D 14 Tampere, FINLANDE

[www.atramenta.net](http://www.atramenta.net)

© 2014 Michto Rex  
Tous droits réservés

En couverture : Photo montage par Michto Rex

Michto Rex

MARILYN MONROE SECRET  
DÉFENSE, LA VÉRITÉ

*Atramenta*

« J'ai toujours pensé que je n'étais personne. Et la seule façon pour moi de devenir quelqu'un... eh bien c'est d'être quelqu'un d'autre. » Marilyn Monroe.

## Chapitre Un

New York, 13 avril 2010, 18 h 15.

Dire quoi ? C'est toujours difficile de raconter une histoire amorcée coincée dans une gangue de mots. Des mots grattés sur du papier, une profusion de mots légèrement imbibés d'encre pour que l'histoire se déroule d'elle-même jusqu'à la fin, jusqu'à l'ultime mot, celui qui reste encore ancré dans le lecteur, alors qu'il referme le livre. C'est ce que lui a répété Harry Morton, son éditeur, dans l'après-midi :

« Christophe, écris sur ce que tu vois, sur ce que tu entends autour de toi, pas sur tes pensées, tu sais bien qu'elles sont triviales et les autres ils en ont rien à foutre de ce que tu penses, ça ne sert qu'à t'emmêler les méninges. Je ne dirai pas un mot de plus sur ton roman que j'ai édité l'année dernière et qui m'a fait gagner beaucoup d'argent, à toi aussi bien sûr, mais j'attends le prochain avec impatience. Ton article sur le changement climatique a été un succès, ta prestation à la télévision, superbe, mais dans cet article il y avait beaucoup trop de mots, et peut-être pas assez d'émotion. Je ne dénigre pas ton travail, je l'encourage, bien au contraire !

— Je ne comprends pas.

— Je sais », ajoute Harry avec un sourire compatissant.

Christophe Dubois ramasse un crayon sur le bureau et le triture entre ses doigts fins en le détaillant comme s'il le découvrirait pour la première fois, presque avec des yeux d'enfant. Harry l'observe, amusé, attendri aussi. Le jeune homme lève de grands yeux verts vers lui et rajuste ses lunettes à monture métallique. Il ne peut pas répondre, c'est inutile. Il fixe son attention sur une aspérité du mur

qu'il n'avait jamais remarquée. Il hoche la tête et il regarde au-delà pour faire semblant. Il ne voit plus rien, seulement le vide, un vide vertigineux.

« As-tu recommencé à écrire ?

— Un peu.

— Ce n'est pas vraiment le genre de réponse que j'attends de toi Christophe, tu le sais, je suis ton ami, mais d'abord ton éditeur, alors, ce roman, as-tu...

— Je n'ai pas envie d'en parler, coupe brutalement le jeune homme.

— Comme tu veux, mais ne tarde pas trop à le terminer, la fin de l'année arrive vite et, fait-il en haussant le ton de sa voix tout en pointant un index, c'est dans votre contrat monsieur Dubois !

— Je sais.

— As-tu songé à quitter ton *Journal* ? demande Harry.

— Non, pourquoi le ferais-je ?

— Tu pourrais te consacrer un peu plus à l'écriture de ton second livre et ce serait plus facile.

— Facile ?

— Pour écrire ton roman.

— Ah oui, peut-être. »

Christophe sourit et glisse une main pour relever une mèche de ses cheveux bruns qui rebique. Il ferme les yeux et quand il les ouvre, Harry derrière lui, se met à tapoter une de ses épaules de façon amicale. Ce geste l'irrite. Il se lève. Les rayons irisés du soleil se reflètent brutalement sur le cadre doré d'un miroir ; un fugace trait de lumière traverse la pièce. Il cligne des yeux puis il considère son éditeur ou plus précisément la cravate qui est nouée sur sa chemise rose, une cravate bleue avec quelques ronds de différentes couleurs. Harry sourit et explique que c'est un cadeau de sa femme qui a été voir l'exposition *Miro*.

« *Miro*, j'aime bien.

— Pas moi, répond son éditeur, mais j'aime ma femme. »

Christophe éclate de rire ; Harry lui jette un regard froid alors il comprend qu'il doit partir. Quand il revient au *Journal*, Joan, son assistante, lui tend une feuille de son bloc-notes en expliquant de sa belle voix suave :

« Je n'ai pas trop compris, mais j'ai tout noté, je pense que c'est une folle, mais c'est à vous de décider, Christophe ! »

Il la remercie en prenant la feuille de papier et s'enferme dans son bureau éclairé par la lumière crépusculaire. Il s'assoit sur le fauteuil en

cuir rouge situé en face d'une table de travail en bois plutôt sobre. Le fauteuil a été acheté aux puces par une journée ensoleillée d'avril. Il s'en souvient très bien, sa mère avait quitté le soleil de Californie pour venir le voir quelques jours. Les vitres qui donnent sur le couloir sont teintées. Personne ne peut l'observer à son insu. Il n'aime pas être épié quand il travaille sur son ordinateur. Il gagne plus d'argent que la plupart des journalistes de cet immeuble. Il le sait, il est privilégié. Mais il s'en fout. Son bureau est situé au troisième étage d'un vieil immeuble de Manhattan dans l'Upper West Side avec encore un escalier de fer extérieur en forme de Z pour descendre en cas de sinistre et qui s'arrête à trois mètres de sol. Après, il y a une mince échelle amovible pour permettre l'évacuation. Une alarme a été installée après plusieurs cambriolages par un voleur certainement agile. De sa fenêtre située sur la façade extérieure, Christophe aime contempler les gratte-ciel, écouter le tohu-bohu de la foule en contrebas immergée dans le bruit quasiment incessant des klaxons. New York est une ville chaotique, hallucinante et pleine d'illusions, de violence aussi.

Il lâche la feuille de papier sans la lire et se lève. Il s'approche de la fenêtre. D'un doigt, il pousse une lame du store : les lumières électriques de la nuit illuminent déjà l'architecture new-yorkaise. Il aperçoit la façade du Lincoln Center et au-delà le quartier de Broadway. Il a envie de fermer les yeux, mais il reste immobile, comme fasciné par ce spectacle. Il ôte ses lunettes. Il a l'impression de découvrir des milliers d'étoiles ! Il sourit et remet sa paire de lunettes. La ville redevient ce qu'elle est, individuelle, repliée sur elle-même, secrète mais sublime. Il retourne s'asseoir devant son bureau qui est désormais plongé dans une douce obscurité. Il sourit et avec un geste d'habitude, il allume la lampe. Alors dans ce moment d'abandon, il attrape la note de Joan, rajuste ses lunettes et lit les mots rédigés par sa secrétaire d'une écriture longue et élancée : « *Je sais beaucoup de choses, je dois vous raconter la vérité sur la mort de Marilyn Monroe. S'il vous plaît, c'est important !* » Un numéro de téléphone suit. Ce n'est pas un numéro local. C'est à l'étranger, au Mexique a noté Joan. Christophe grimace. Encore une folle, certainement. Elles sont légion à le contacter, mais jamais au sujet d'une actrice décédée. Marilyn Monroe ! Ah, il se souvient d'avoir vu de nombreuses photos de l'actrice vendues dans les échoppes du monde entier, en poster, en calendrier, en tasse, en tee-shirt et même en papier hygiénique ! Oui, cette fameuse scène où sa robe s'envole, dénudant ses jambes, elle était imprimée sur un rouleau de papier-cul ! Que dirait Marilyn Monroe de ça, de cette folie mercantile

dégradée autour de son image ? Il n'arrive pas à se souvenir de quel film est tirée cette scène, mais elle a été tournée à New York, pas très loin de cet immeuble. Qu'importe ! Marilyn Monroe fait vivre beaucoup de gens et des tas de livres écrits sur elle s'alignent sur les étagères des librairies de la planète. Des forêts entières ont été dévastées pour évoquer cette actrice, sa gloire, sa mort, son suicide, ou son assassinat peut-être ? Christophe Dubois s'en fout, il n'était pas encore né. D'un geste rageur, le jeune homme chiffonne la note et la jette dans la corbeille à papier. Il se redresse et tend la main pour éteindre la lampe, mais au dernier moment rétracte son geste. Il ferme les yeux. Il aime rester ainsi à écouter les bruits de la ville sans rien voir, comme un aveugle avec des sons, des cris et des klaxons encore qui traversent l'architecture de la ville.

Souvent, quand il avait dix ans, il jouait avec son frère aîné à se recouvrir les yeux d'un foulard de soie emprunté à leur mère. Ils se dirigeaient à tâtons dans la maison située dans le sud de la France. Ce jeu prit fin quand Daniel brisa un vase de Sèvres que leur mère avait hérité de ses grands-parents. Son frère l'accusa, bien qu'il clame son innocence. On l'enferma dans sa chambre et il fut privé de repas.

Dans l'escalier de l'immeuble, quelqu'un descend brutalement, puis une porte claque. Christophe ouvre les yeux. Il s'approche de la fenêtre et entrouvre le store. Des lumières infinies, partout, cela ne s'éteint jamais. L'île de Manhattan étincelle dans la nuit du ciel marin dans un désordre de damier impeccable. C'est beau la ville la nuit ! Il sourit un peu, bêtement, mais il sourit. Il ne devrait pas, il ne devrait plus.

Cet après-midi, après la visite chez son éditeur, il s'est rendu chez le docteur Robert Bettmann, son médecin et ami d'enfance, rencontré après avoir quitté la France, après la mort de son père. Une maladie longue et douloureuse. Madame Dubois, née Crowther, a préféré retourner dans son pays avec ses deux fils. Il n'y avait plus rien pour elle désormais en France. Elle a vendu la maison familiale de son mari pour revenir vivre à New York, chez ses parents, près de Central Park. Rester en France, c'était trop de douleur pour cette jeune veuve avec ses deux garçons, et trop de souvenirs aussi. Christophe avait dix ans. Il ne connaissait pas vraiment ses grands-parents maternels. Ils débarquaient quelques jours avant Noël les valises pleines de cadeaux et repartaient après pour New York. Christophe ne connaissait pas les États-Unis non plus ; il est né en France.

Le bureau, imposant les sépare. Robert triture nerveusement ses doigts, des doigts aux ongles manucurés. Ce n'est pas bon signe, pense

Christophe Dubois. Son dossier médical est ouvert :

« Alors, interroge-t-il sur un ton qui se veut badin, à voir ta tête, tu as quelque chose de difficile à m'annoncer.

— J'ai... bégaye son ami, j'ai... oui... je...

— Combien ? questionne alors Christophe presque abruptement.

— Combien ?

— Oui, continue-t-il d'une voix plus calme, combien de mois me reste-t-il à vivre cette charmante existence, c'est ce que tu veux m'apprendre, n'est-ce pas ! »

Le docteur prend une profonde inspiration, étale ses mains à plat devant lui, sur le dossier médical. Ses yeux bleus examinent Christophe. Il ramène ses mains devant lui en les croisant et murmure d'une voix empreinte d'émotion :

« Huit mois au plus, si tu rentres à l'hôpital aujourd'hui.

— Huit mois, c'est un peu court, mais si je ne rentre pas à l'hôpital aujourd'hui ?

— Trois mois, peut-être quatre.

— Ah oui, c'est vraiment court !

— Je suis... désolé Christophe, je voudrais tellement te dire... »

Le jeune homme se lève brutalement. Sa chaise manque de se renverser en arrière, mais il la rattrape juste à temps. Il a encore du réflexe, songe-t-il. Il se dirige vers l'aquarium au fond de la pièce. Le docteur a toujours pensé que la présence d'un aquarium dans un cabinet médical procure un effet apaisant sur les patients. Christophe observe les poissons impassibles. Il tapote la vitre, mais ils continuent leur nage, sans avoir vraiment l'existence d'un monde au-delà de leur bocal ! Une vie de poisson, c'est monotone...

Robert est derrière lui. Sa silhouette se reflète sur l'aquarium. Il ne bouge pas et reste immobile. Il sent la pression de ses mains se poser sur ses épaules. Il se retourne. Ils sont du même âge. Ils habitaient le même quartier de New York, fréquentaient la même école aussi. Robert a étudié la médecine et Christophe a choisi le journalisme au grand dam de sa mère ! Elle aurait préféré pour son fils un autre avenir...

« Je peux te diriger vers la meilleure clinique de la ville, c'est un confrère, il prendra soin de toi et...

— Non ! gémit-il presque dans le désespoir.

— Non ? Je ne comprends pas.

— Non, pas de putain de clinique, pas de docteur non plus, rien, je t'en prie, rien, s'il te plaît !

— Rien ?

— Tu sais que j’ai toujours eu en horreur les hôpitaux et les hommes en blancs, toi c’est différent, t’es mon meilleur ami. »

Robert sourit tristement et interroge :

« Qu’est-ce que tu veux alors, je peux t’aider et… »

— Être un gentil docteur pour me faire des soins et peut-être me nettoyer les fesses aussi ? Tu as déjà aperçu ma bite, mais tu ne l’as jamais touchée…

— Arrête Christophe, arrête, je suis ton ami et si tu ne comprends pas ça, tu peux foutre le camp !

— Excuse-moi… je… j’ai terriblement peur et j’ai envie de…

— De quoi ?

— Vivre chez moi, travailler comme si j’avais la vie devant moi, oui, sans que cette putain de tumeur pourrisse mes derniers jours, voilà ce que je souhaite, être normal jusqu’au bout.

— La clinique serait pourtant la solution la plus confortable, insiste Robert.

— Arrête Robert, je t’ai dit non pour cette clinique, non aux putains de tubes qui sortiront de tous les orifices de mon corps pour me garder en vie ! Je n’ai pas envie de cette douleur-là, je veux mourir quand je le choisirai, en pleine possession de mes facultés intellectuelles et physiques.

— Christophe, non, il y a toujours une solution.

— Une solution, que ferais-tu à ma place ?

— Je… je ne sais pas.

— Oui, tu ne sais pas. Pourtant, si je te suppliais de m’aider à partir, est-ce que tu le ferais ?

— Non Christophe, tu connais parfaitement ma réponse, mon métier est de soigner les gens, je suis un docteur, c’est tout.

— Mais, tu es mon ami aussi !

— Oui, c’est pour ça que je serai avec toi jusqu’au bout et ça tu dois le comprendre, Christophe !

— Pourtant tu dois bien avoir une injection qui pourrait m’aider à partir, hein ?

— Jamais ! répond-il d’un ton sans appel.

— Jamais ?

— N’insiste pas Christophe, tu ne peux pas me demander ça, tu n’as pas le droit !

— Si Robert, j’en ai le droit, parce que je suis ton meilleur ami.

— Je ne peux pas.

— Oui, tu ne veux pas, allez, ne fais pas cette tronche, c’est pas toi

qui vas mourir, oublions toute cette histoire et celle de ma vie en même temps.

— Mais non Christophe, ce n'est pas ce que je veux dire, tu n'as pas compris !

— Si, mais j'ai besoin quand même de ton aide pour vivre un ou deux mois, sans souffrir, s'il te plaît !

— Bien sûr, pour ça, tu peux compter sur moi. »

Robert l'observe un instant. Il remarque dans les yeux de son ami une tristesse qu'il ne soupçonnait pas. Il demande d'un ton qui se veut rassurant :

« Comment te sens-tu en ce moment ?

— Bien, un peu vaseux les matins, comme tout le monde, tes pilules font merveille. Je veux être moi jusqu'au bout, jusqu'au dernier moment, je ne veux pas que cette douleur m'empêche de vivre. Tu dois m'aider, murmure-t-il en s'effondrant sur son ami.

— Oui Christophe, je t'aiderai, je t'aiderai pour calmer cette douleur, uniquement cette douleur.

— Ça va, j'ai compris, trente-six ans, ça fait quand même un peu jeune pour mourir, non ?

— Oui, acquiesce son ami d'un air affligé, oui, Marilyn Monroe aussi avait trente-six ans. »

Christophe Dubois éclate de rire, il ôte sa main du store et revient vers son bureau. Il se penche vers la corbeille à papier et récupère le message de l'inconnue. D'une main fébrile, il le défroisse : « *Je sais beaucoup de choses, je dois vous raconter la vérité sur la mort de Marilyn Monroe. S'il vous plaît, c'est important !* » Il le relit plusieurs fois et il s'empare du téléphone, hésite puis le repose. À la place, il appuie sur le bouton de l'interphone :

« Joan ?

— Oui Christophe ?

— Qui... qui vous a remis le message de...

— Marilyn ? finit-elle de demander.

— Oui, je voudrais savoir.

— Une vieille dame, du moins je crois, au ton de sa voix, mais une voix très douce, quand elle m'a laissé son numéro de téléphone, j'ai pensé que...

— Qu'est-ce que vous avez pensé, Joan ?

— Je ne sais pas, quand elle a raccroché, j'ai regardé le numéro, j'ai une copine qui appelle souvent son père au Mexique et je m'en suis souvenue.

— Savez-vous l'heure qu'il est là-bas ?

— Non, je crois qu'il est plus tôt qu'ici, mais je peux appeler ma copine pour lui demander.

— C'est inutile, je me débrouillerai, mais vous Joan, vous restez bien tard ce soir !

— Oui, du travail en retard, vos longues factures de frais, poursuit-elle avec un ton sérieux, mais j'ai fini.

— Je dépense trop ? demande le jeune homme soudain inquiet.

— Mais non Christophe, non, je vous taquine, vos frais de notes ne sont rien en comparaison de celle de...

— Non je vous arrête, je ne veux rien savoir et je vous laisse avec vos chiffres. Mais dites-moi Joan, pour vous, Marilyn Monroe, ça évoque quoi ?

— Marilyn Monroe, ah oui, beaucoup de choses, des films, surtout des comédies musicales, des histoires d'amour qui n'ont pas vraiment réussi et certainement *Chanel N° 5*.<sup>1</sup>

— *Chanel N° 5* ! s'exclame Christophe surpris.

— Oui, à la question d'un journaliste qui lui demanda ce qu'elle portait la nuit, elle a répondu *Chanel N° 5*.

— Ah vraiment, c'est aussi le parfum de ma mère ! Mais vous, vous aimez ce parfum ?

— Oui, mais il est beaucoup trop cher pour moi.

— Je pourrais alors vous l'acheter et le mettre sur ma note de frais ! »

Elle éclate de rire et répond :

« Non merci Christophe, c'est gentil de votre part, mais à la comptabilité, ils sont un peu scrupuleux sur les détails et je n'ai pas envie qu'ils se fassent des idées sur nos relations.

— Bien sûr, je comprends, fait le jeune homme en souriant, tant pis alors et bonne soirée Joan !

— Bonne soirée Christophe ! »

Pourquoi lui ? Il attrape le message et le lit une nouvelle fois. Il le retourne. Joan a griffonné un immense point d'interrogation. Il pose la feuille sur son bureau. Il se lève et endosse sa veste. Il s'apprête à sortir du bureau quand il revient sur ses pas, saisit le papier froissé et le fourre dans un de ses poches. Et si la fin tragique de Marilyn Monroe pouvait être réécrite ? s'interroge Christophe Dubois en poussant la porte de l'immeuble. Il n'a même pas entendu le portier lui souhaiter une bonne

---

1 Parfum crée en 1921 par Ernest Beaux pour Coco Chanel.

soirée.

## Chapitre deux

Il trimbale son corps dans les rues qu'il connaît. Il entre dans son restaurant italien préféré *Chez Luigi*. Le patron l'accueille chaleureusement. Une musique jazz est jouée en fond d'ambiance. Luigi s'excuse, car sa table habituelle est occupée par un couple d'Irlandais. Il le conduit presque amoureuxment de l'autre côté du restaurant, là où il n'a encore jamais mis les pieds, dans une salle adjacente. Christophe Dubois le suit tête baissée. Des gens l'ont reconnu. Il préfère passer inaperçu, c'est pour cela qu'il tient à sa table habituelle, dans un recoin près de la cuisine, presque à l'écart dans un renforcement du mur. Il a envie de partir, de fuir, mais il ne le fait pas. Cela lui demanderait trop d'efforts ! Et il est affamé ! Quand il arrive à sa table, il découvre en face une peinture qui recouvre tout un pan du mur : Marilyn Monroe lui sourit ! Sa bouche est entrouverte laissant voir des dents parfaites. Son rouge à lèvres a un reflet de lumière sur la lèvre supérieure. Des boucles d'oreilles en diamant dégoulinent d'éclat sur son cou. Autour de ses épaules dénudées apparaît une étole de fourrure blanche. Ses paupières sont légèrement baissées sur ses grands yeux bleu-vert. Le visage radieux est illuminé par sa chevelure blonde. La peinture est superbe, reconnaît le jeune homme. Christophe a oublié de s'asseoir. Le patron l'observe attendri et déclare :

« C'est une belle peinture !

— Oui, acquiesce Christophe Dubois en s'installant, et dans allégresse du moment, il commande une bouteille de *Champagne*.

— Du *Champagne* ! s'exclame Luigi, car le jeune homme prend habituellement une bouteille de *Barolo*.

— Oui, explique-t-il, c'est pour l'effet de bulles dans la tête, j'en ai terriblement besoin, surtout aujourd'hui.

— Vous fêtez quelque chose en particulier, monsieur Dubois ?